

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri PERROCHON

La littérature contemporaine en Suisse romande,
partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1951, tome 49, p. 279-291

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN SUISSE ROMANDE

Promenade et esquisse

(suite)

Si remarquable que soit l'œuvre de Ramuz, si légitime que soit notre fierté d'y retrouver notre pays, « le pays tel qu'il faut qu'il soit, tel qu'il veut être, tel qu'il doit être, le pays s'exprimant enfin, le pays tout entier qui veut vivre, qui se met à vivre », nous ne devons dédaigner d'autres écrivains, qui pour ne pas avoir son talent ou sa réputation, ne travaillent pas moins à réaliser leur idéal.

Amateurs de paysages aussi et promeneurs solitaires : Albert Rheinwald, explorateur et interprète lyrique de la campagne genevoise, Jules Baillods, qui nous livre l'intimité du Jura neuchâtelois, Henri de Ziegler, romancier et essayiste, qui parle aussi bien de Genève que de la Savoie, de l'Amérique que du Portugal — qu'aucun des problèmes que le temps présent pose à la Suisse ne laisse indifférent. Pensez aussi à Emmanuel Buenzod, qui est non seulement un critique averti et un amateur de musique aux intuitions profondes, mais qui dans ses romans est un poète du Léman et des bourgs qui s'échelonnent au bord du lac. Il y a aussi Benjamin Vallotton, dont les livres émus sur l'Alsace ou les Cévennes, en des heures de malheur sont de généreux témoignages d'amitié, et qui créa le type de Potterat, campé avec verve : ce Potterat amusant et bon enfant, qui donna sur la vie et le vaste monde les avis d'un Vaudois moyen, non dépourvu de bon sens et de finesse, et ami des bombances pantagruéliques, et dont le comique, quand il risque de devenir gras, se tourne en boutade édifiante. « Chez les Vaudois, disait Gaspard Vallette, c'est toujours le bon Dieu qui fait sauter le dernier bouchon. »

C.-F. LANDRY

Romanciers évocateurs : Landry, aux tableaux provençaux colorés et qui aux lacs de Neuchâtel, Bienn e et Morat consacra des pages délicates, et dont la *Devinaize* est un pur chef-d'œuvre.

Un voyage original que celui de Landry autour de ces trois lacs, qui à l'Île de St-Pierre rêve à Robinson et aurait aimé comme lui, avec un bonnet pointu, une peau de chèvre, une carabine, une longue-vue, gagner sa montagne, qui, à Morat, délaissant les géraniums et des remparts trop propres, contemple deux chatons luttant sous un char dételé et s'arrête à Estavayer dont René de Week avait déjà tracé un croquis dans un roman de jeunesse et dont Robert Loup est le peintre avisé :

Estavayer rend à l'esprit cette sérénité qui fait tant besoin. Enfin un lieu où, sans tourner au musée, la vie va son vieux petit train paisible. Je ne veux pas savoir si cette ville est historique, il me suffit qu'elle soit vieillotte. Bâtie sur une colline qui est elle-même trop basse pour dominer le pays, Estavayer se nomme Estavayer-le-lac parce qu'elle est loin du lac et parce qu'elle ne le voit pas, sauf de la promenade du château, mais en ce mélange de vieilles demeures de maître et d'une vie presque villageoise, ces pavages plus ou moins vieux, ces boutiques, ces bouteroies à l'angle des murs pour les protéger des essieux, ce fenestron de grenier sommé d'une poulie, cette campagne qu'on sent toute proche et qui fait de cette petite ville la capitale d'un petit coin de terre, que faut-il davantage pour nous charmer?

Ici l'équilibre n'a pas à être retrouvé, simplement il n'a pas été perdu. Ce n'est pas une ville égarée, c'est une ville qui dit : Prenez-moi comme je suis, et faites ce qu'il vous plaira chez nous vous, mais chez moi c'est comme ça, je tiens à mes coutumes et je les garderai.

MAURICE ZERMATTEN

Maurice Zermatten, le chantre du Valais. Zermatten aime les vastes synthèses où des hommes de race forte et de passions vives s'affrontent : *La colère de Dieu*, *le Sang des Morts*, *l'Esprit des tempêtes*, ont des accents d'apocalypse. Parfois, comme dans *Christine*, le ton se fait plus intime, et la peine d'une pauvre femme sacrifiant tout pour permettre à son fils d'accéder au sacerdoce est une figure d'une humanité transfigurée par la foi. Et tout au long de

ses livres, que de charmantes descriptions, quel amour vrai d'un Valais poétique et rustique.

La lumière s'est adoucie. Elle s'effrite comme une rose un peu lasse contre un mur, derrière les ceps, avec les ombres de l'oblique vespérée. Pourtant l'air demeure brûlant ; les pierres chauffées comme un poêle dispensent une chaleur ardente... Que la promenade est imprévue dans les chemins paysans où soudain un troupeau de chèvres barre le passage... Plus haut, au-dessus des vignes, de larges clairières brillent à travers les sapins... Des chalets piquent de taches claires le drap foncé dont sont revêtues les vieilles parois de mélèzes... A mi-hauteur de la vallée, le long de la route qui barre la pente d'un trait gris, le village aligne ses maisons comme des grains patinés de chapelet. Elles se serrent les unes contre les autres, les maisons brunes de vieilles pluies séchées au soleil. Les toits écaillés chevauchent les uns sur les autres, et, devant l'église blanche, deux peupliers panachent le ciel. Et, jusqu'à l'infini, des pointes, des aiguilles, des surfaces de glace, des chaînes, se dressent dans la lumière.

Parfois l'humour jette une note gaie. Plus d'une nouvelle en présente des exemples : ainsi l'histoire de ce Jean Neytre. Sa mère lui avait répété vingt ans durant : il faut te marier, c'est le moment : je suis vieille et tu ne peux pas rester seul. Et les ans passaient et la mère à bout de ressources, laissa son fils célibataire endurci et quinquagénaire et s'en alla rejoindre les élus. Jean fut désorienté, seul dans son chalet. Non sans peine, il se met à faire ses lessives, il cuit chaque dimanche un bouillon bien gras et copieux et toute la semaine il n'a qu'à plonger son bol dans la marmite, et le travail aux champs le distrait. Bientôt, il s'habitue à sa solitude et il est pleinement heureux. En fumant sa pipe le soir il songe : Une femme, vraiment, ce serait du superflu. Mais il y a à ce bonheur une ombre, son mulot dont il a besoin pour ses travaux, ne lui appartient qu'à moitié. L'autre moitié — cela arrive dans certaines vallées, ces animaux appartenant à deux propriétaires — appartient à une voisine, Catherine Rossier, qui ne lâcherait à aucun prix sa part. Et peu à peu, pour avoir le mulot tout à lui, Jean en vient à l'idée d'épouser Catherine, aussi vieille que lui, ridée et sans dents, un peu autoritaire aussi, mais pour avoir pour rien le mulot noir, le plus beau de la commune, ne peut-on consentir un sacrifice ?

Les choses furent menées rondement. — Tu te souviens, Catherine, quand nous étions jeunes ? — Oui. — Ta mère me faisait venir

chez vous. Elle espérait que tu me prendrais pour femme. — Elle rit. Maintenant, ça n'a plus d'importance. On peut bien rire d'avoir vieilli seule et souffert. Le mal est passé. — J'ai eu tort. Tu me comprends... — Aurais-tu besoin de quelque chose ? — C'est que voilà... Les mots sont venus, lents, mais clairs. Catherine a d'abord branlé la tête. Mais après tout, que perd-elle ? Que risque-t-elle ? Elle est seule, et Jean est riche.

Et Jean n'a pas dit que le mulet serait de la noce.

LE ROMAN D'ANALYSE

Une des caractéristiques du mouvement littéraire contemporain en Suisse romande est le développement du roman d'analyse. Certes la tradition en est ancienne. Nous avons eu Benjamin Constant et son *Adolphe*. Mais depuis lui, si nous avons eu bien des romans à thèses, désirant prouver ou voulant apporter de persuasifs exemples à édifiantes démonstrations, nous n'avions guère de ces expositions de conflits intérieurs, que le cadre local sert encore à mieux situer, à rendre plus saisissables. Or, dès 1914, nous avons Robert de Traz et Jacques Chenevière, tous deux nés à Paris sans doute, mais qui n'ont point été dans leur pays d'origine le moins du monde des déracinés. D'une culture largement humaine, se plaisant aux *Dépaysements orientaux* ou autres, historiographe de la famille Brontë, R. de Traz a aussi été *l'Homme dans le rang*, et la plupart de ses romans : *La puritaine et l'amour*, *Fiançailles* se déroulent dans une ville romande, Genève, Neuchâtel, Bienne. En touches précises ces décors sont brossés et l'atmosphère remarquablement rendue, mais les conflits eux-mêmes sont largement humains, sans rien de faits divers locaux. Fouilleur d'âmes, intelligence implacable, en un style clair et nerveux, de Traz est un analyste dont la sensibilité tempère la raison froide, et sa mort laisse un vide cruel.

Poète et peintre de la jeune femme, en des livres solidement construits et délicieusement inspirés, Jacques Chenevière, des *Aveux complets* aux *Captives*, est un psychologue singulièrement averti et perspicace. Psychologue aussi, Bernard Barbey l'est apparu dès sa première esquisse *Le Cœur gros*. Avec quelle habileté n'a-t-il pas dans *La Maladère* analysé la désagrégation d'un amour qui se meurt dans l'indifférence ou, dans le *Crépuscule du*

matin, posé un délicat problème en un récit audacieux et nuancé.

De Traz, Chenevière, Barbey, ont pris comme sujets des hommes et des femmes appartenant à une société plus ou moins raffinée en contact avec des milieux cosmopolites : ce ne sont pas des primitifs comme ceux que Ramuz a choisis. Et cela aussi nous ouvre des horizons nouveaux. Mais il y a chez eux aussi un attachement au pays lui-même ou à son atmosphère. Dans les romans de Bernard Barbey, on sent les champs, la forêt, le grand air qui déferle des collines et se meut sur les eaux.

GUY DE POURTALÈS

Il y eut Guy de Pourtalès, conteur agréable et esprit curieux d'humanisme, dont les études sur Chopin ou Liszt, Wagner ou Nietzsche, Shakespeare ou les Florentins, sont toute finesse, et qui, dans ses romans : *Marins d'eau douce*, la *Pêche miraculeuse*, a présenté des ouvrages aux notations psychologiques précises, des tableaux aux touches menues, à la manière des impressionnistes, et qui rendent à merveille une atmosphère — et une atmosphère romande sentie sans étroitesse. Ainsi cette fin de chapitre dans la *Pêche miraculeuse*, où un jeune homme quitte la maison paternelle pour aller gagner sa vie :

Paul partit à l'aube, en voiture. Son père était posté derrière la fenêtre, comme un complice. Il avait enfilé sa vieille veste d'intérieur et se tenait debout, le front appuyé contre la vitre.

La bise soufflait, une solide bise noire d'octobre. La première gelée blanche de la saison avait fané d'un coup les dahlias des plates-bandes, les zinnias aux pétales serrés comme de petites ruches de bronze, les derniers glaïeuls, toutes les robustes fleurs de l'arrière-été. Dans l'avenue, une pluie d'ombre tombait des arbres et par la grande trouée, près de la grille, on apercevait au loin la maison du déserteur, cernée par les vagues, mais tenant tête au vent.

Sur la route, les sabots du vieux trotteur, seul survivant des écuries, sonnèrent tout à coup haut et clair, comme ceux d'un des quatre chevaux de l'Apocalypse, le blanc, celui sur lequel est assis un cavalier armé de son arc.

Mélange d'observations psychologiques et de descriptions. Stendhal disait qu'un paysage était un état d'âme. Ici état d'âme et paysage se fondent en une synthèse.

Les livres de Guy de Pourtalès d'une substance si riche, abondent en croquis amusants ou en aperçus spirituels, comme cette vieille dame pieuse qui piquait des psaumes. Elle glissait dans sa Bible son aiguille à tricoter et en tirait des sorts sacrés. Mme Nadal piquait des psaumes pour elle-même, pour son mari, pour ses domestiques, pour tous ceux à qui elle s'intéressait. Et quoique Paul s'y opposât, elle piqua pour lui un passage des Proverbes. Mais elle referma aussitôt sa Bible, après avoir lu les premiers mots du passage.

Mon aiguille a glissé, dit-elle les lèvres pincées, il ne peut s'agir de toi, mon enfant. — Mais Paul avait noté le verset et, lorsqu'il rouvrit la Bible, il lut ces mots : « Pour l'amour des femmes, tel se verra réduit à une croûte de pain. » Et aussitôt sa blessure se remit à saigner comme au premier jour.

Ou dans *Marins d'eau douce*, cette distribution de prix aux vainqueurs d'une régates. Discours, félicitations chaleureuses, même à M. Riboulet arrivé bon dernier, toast aux matelots, à leurs vertus de sang-froid et de courage. Mais, rentré chez lui, l'orateur a une attaque de goutte et sa femme constate sèchement : Je parie que tu as bu du Champagne ! Le petit-fils plus pitoyable regrette :

Voilà grand-père qui est âgé, savant, bon et populaire, et qui souffre pour avoir bu un seul verre de Champagne, alors que M. le président au visage écarlate a bu bien davantage et se porte bien. Ce monde est mal fait s'il faut payer si cher le premier prix aux régates, un excellent discours et une coupe de vin.

Psychologues encore, Dorette Berthoud dans *Vivre comme on pense* ou Jacques Mercanton dans *Thomas l'in-crédule, Le soleil ni la mort*, avec des préoccupations artistiques se mêlant aux analyses approfondies.

AU ROYAUME DE FANTAISIE

Tous les genres de romans ont d'ailleurs actuellement des représentants chez nous. Le roman fantaisiste a en Pierre Girard, où se mêle en un tout savoureux le tendre et le saugrenu, tout un romanesque, des petits incidents. Girard accorde plus d'importance à la mort d'un oiselet qu'à une catastrophe ou à un crime, et, pour narrer de

telles aventures, il trouve des associations d'idées et des images imprévues. Certains de ses portraits sont inoubliables : ce Patern qui, jusqu'à trente ans, n'a pas eu la permission de parler à table, ni de fumer le matin, et qui soudain se déniaise au point qu'on entrevoit que bientôt il osera acheter des livres où le mot amour figure dans le titre, et lira d'autres romans que ceux de M. Estaunié ; cette June qui, quand elle choisissait ses robes, trouvait d'un coup le niveau du décolleté, ce que tant de femmes cherchent toute leur vie ; ce noble lord pudique qui, en regardant des cygnes s'ébrouer dans le port, fait un effort pour ne pas penser à Léda.

Ce sens de la fantaisie, Maurice Kués le possède, moins dans l'*Orage*, souvenirs de la fin de l'Empire russe par un témoin sans illusion et sans néfastes ambitions, que dans ce *Musquet*, où, avec humour, il conte les heurs et malheurs d'un gamin négligeant ses devoirs d'écolier avec un cynisme provocateur, et dont l'adolescence fougueuse révolutionne le quartier genevois de la Madeleine, où sa maman, par un de ces hasards dont l'existence est prodigieuse, toute fille d'un vigneron-aubergiste qu'elle est, est gérante d'un café de tempérance. Pages touchantes, pages gaies comme celle où une société d'abstinents est immodérément égayée par l'absorption d'une bière sans alcool, qui, contre toute attente, avait fermenté.

La fantaisie peut prendre une allure visionnaire, et elle la prend dans : *Cavalier de paille*, de Monique de Saint-Héliar, animé des vents qui balayent les hautes vallées du Jura, dans les romans de Noëlle Roger, où des âmes de toujours sont aux prises avec les découvertes les plus curieuses de la science d'aujourd'hui et de celle de demain. Fantaisie enfin et avec un art sûr, que celle de Clarisse Francillon ; et même dans l'œuvre étendue de Blaise Cendrars.

DÉVELOPPEMENT DU ROMAN

Le roman ne cesse d'étendre ses limites. Jacques-Edouard Chable nous donna, dans *Parti pour la gloire*, un roman historique attachant et que l'on peut, dans un genre particulièrement difficile, estimer une réussite. L'aventure

y est vraisemblable et l'époque et les lieux exactement rendus, et les circonstances exactes. L'aventure même de ce Neuchâtelois entreprenant, qui rêvait créer sur les rives de son lac une cité florissante, où, par les canaux qui auraient relié le Rhône au Rhin, seraient arrivés les produits du Nord et ceux du Midi, est intéressante, comme aussi les réactions de pays étrangers et les rivalités personnelles qui firent échouer le projet.

Et que d'autres romanciers auxquels il faudrait s'arrêter : Lucien Marsaux ou Léon Bopp, le romancier de la vie intellectuelle, dont le Jacques Arnaut et les personnages des *Liaisons du monde* évoluent sur les bords de la Seine. Document sur notre époque, dont on peut, sinon contester la précision véridique, ne pas admettre toutes les conclusions car, à côté de tant de turpitudes et de vices, ne peut-on supposer qu'il existe cependant quelque lumière ? L'auteur lui-même n'éprouve-t-il pas le besoin de s'évader de cette atmosphère accablante quand en fin d'un chapitre il murmure : Ah ! le simple sourire d'une mère à son enfant !

Les personnages d'un Léon Bopp comme ceux d'un Robert de Traz échappent à la définition que M. Edmond Jaloux, dans une étude pénétrante, mais un peu exclusive, donnait du roman romand, se distinguant selon lui du roman français parce que voué à l'étude d'un sentiment personnel et individualiste et non social. Le personnage des romans romands n'a pas pour raison d'être un ensemble d'échanges de toutes sortes dans l'ordre intellectuel, actif, social, mais un problème de conscience. Cela fut vrai autrefois : aujourd'hui, maints de nos auteurs sont animés par d'autres sentiments que celui de la solitude morale.

LA SATIRE

En de spirituelles satires, Léon Savary lui non plus ne cache rien des tares secrètes. Mais sa hantise du mystère de l'âme, son goût du mysticisme l'empêchent d'écrire des contes à la Voltaire : à son ironie cinglante se mêle l'onction. Par ses conflits de la chair et de la croyance, Savary nous a dotés de livres qui rendent un son très

personnel et nouveau. Un style à la perfection rare, un art de conter savoureux. Tel croquis d'homme d'Eglise ou de magistrat est charmant : ainsi celui du vieil évêque, ce Mgr Robinet, qui, quand il voulait éviter une discussion désagréable ou des promesses imprudentes, pressait du pied la sonnette électrique dissimulée sous le tapis auprès de son fauteuil. Le secrétaire arrivait, porteur de dépêches urgentes, et l'audience était levée.

On peut dire que Mgr Robinet — dont Dieu ait l'âme — a gouverné avec sa sonnette. En ses dernières années, la crise moderniste le tourmenta beaucoup. Il n'avait pas l'âme d'un inquisiteur : d'ailleurs il ne comprenait rien à la théologie. Combien de théologiens en mal de dispute, furent éloignés par le pied vénérable de Monseigneur appuyé sur le tapis, un peu à droite du fauteuil de velours grenat. La malice cependant fut éventée. Et le pis est qu'elle fut connue des ennemis de Monseigneur qui la lui imputèrent à crime alors, tandis que les gens d'esprit en riaient.

Ou le portrait dans un *Troupeau sans berger* de M. Ulysse Planchaux, conseiller d'Etat supérieur à son destin, qui avait des lettres, un brin de philosophie, qui méprisait sans l'avouer, son entourage et se moquait dans le secret de son cœur des choses que sa vie publique feignait d'honorer. Il aurait aimé être riche, indépendant, il aimait le jeu, le Champagne, les voyages, et s'il n'avait été d'âme facile, il aurait haï le cadre modeste de son existence.

Il avait la réputation d'un excellent magistrat. Paresseux dans un pays où ce n'est point un vice, il n'étonnait personne en n'ouvrant jamais un dossier et en signant d'une main élégante, sans les lire, les lettres rédigées par son secrétaire. Il parlait bien, dans un pays où l'on a l'esprit vif mais le verbe lent. Son principal souci consistait à éviter les ennuis, à détourner les discussions de leur sujet, à décourager les importuns. Il lisait des romans policiers, fréquentait les cafés, pêchait la truite. De temps en temps, une fois par mois, il prétextait des affaires de l'Etat pour disparaître durant quelques jours.

Les traits d'*Au seuil de la sacristie* ou de tel roman de Savary ont scandalisé certains, ils ont réjoui d'autres, selon les appartenances politiques ou religieuses. A dire vrai, sous l'ironie sarcastique et les jeux subtils d'une dialectique acérée et d'une nature aux aspirations contradictoires, il y a une tendresse réelle pour la petite ville pieuse que baigne la Sarine, qu'en de précieuses enluminures

il décrit, jolie sous sa robe de pierre grise où passent au soleil des reflets verts et des lueurs violettes au crépuscule... et au charme de laquelle on n'échappe pas.

D'aucuns sont partis par les grands chemins, qui voulaient être maîtres et vivre à leur gré. Mais là où ils sont allés, ils ont revu dans les rêves des longues nuits, la tour haute, sévère et protectrice ; ils ont désiré d'être encore dans son ombre, d'ouïr de nouveau sa voix solennelle qui tombe, dure, sur le pavé. Et plus tard, ils sont revenus.

TOUR D'HORIZON

Littérature contemporaine en Suisse romande. Nous en avons vu quelques aspects... Nous avons rendu aux initiateurs l'hommage qui leur revient. Morax, créateur d'un foyer de joie et de beauté, Spiess dont le *Silence des heures*, les *Chansons captives*, *Attendre*, sont autant d'étapes d'un voyage mélancolique et radieux, au cours duquel un cœur ingénu a transformé des inquiétudes en thèmes d'artiste. Ramuz, dont le symbolisme parfois hallucinatoire a atteint à une grandeur qui est la marque des maîtres. Et autour de ceux-ci se pressent quantité d'autres, les quelques-uns dont nous avons rappelé les noms, et plus encore. Et nous avons passé sous silence les critiques, les journalistes, les historiens, et tant d'essayistes, de Paul Chaponnière ou du Dr Burnand à Denis de Rougemont, de Roger-Cornaz ou de Cingria à Edmond Gilliard, qui sur tant de jeunes exerce une indéniable influence et à qui l'on doit des écrits d'une force souvent virulente ou des analyses d'une profondeur parfaite, et je pense aux pages qu'il a consacrées à sa mère et, plus récemment, à la découverte de son père :

Peu d'heures avant sa mort je me trouvais seul assis près de son lit. Sa main reposait sur le bord. J'ai posé la mienne à côté. La ressemblance était frappante... En ce moment, pour la première fois de ma vie (mon père est mort à quatre-vingt onze ans ; j'en avais soixante-trois) sont apparues évidentes à ma conscience les naturelles raisons de notre parenté ; j'ai perçu vraiment ce qu'il y avait eu de nécessaire dans le fait qu'il fût mon père et que je fusse son fils. Nos mains ne se touchaient pas. Ce n'est pas de cette façon que la mienne devait en ce moment sentir la sienne. Le contact eût maintenu l'impression du dehors... Ainsi, en cette dernière heure, se dissipa toute la gêne qui avait rendu défiants les

gestes de notre vie partagée, cette gaucherie, cette timidité soupçonneuse qu'avait engendrées l'intimité mal ajustée.

Et comment oublier Paul Budry, le truculent auteur de tant de récits, du *Hardi chez les Vaudois*, de *La Prise de Jéricho*. Caporal d'artillerie, Budry a excellé dans les histoires militaires, les aventures de ce Duchoux, qui réussit à passer ses mobs à l'infirmerie et qui, le jour d'un licenciement trop arrosé, se noya dans sa fontaine en voulant prendre d'assaut sa maison ; ou ce pasteur-lieutenant, chargé de diriger un camp de vaches. Tout alla bien, mais soudain ces bêtes se mirent à corner et à gambader, quelque peu folles. Un connaisseur de la psychologie bovine souffla au lieutenant qu'elles étaient en proie à un démon matrimonial et le pauvre homme passa des nuits à ruminer ce problème. Il ne pouvait être question de transformer un troupeau où chacune portait un nom biblique : Rachel, Léa, Ruth, Judith ou Suzanne, en un harem païen. Il était difficile de leur faire comprendre l'affirmation de S. Paul : celui qui se marie fait bien, mais celui qui ne se marie pas fait mieux encore. Il convenait de tenir compte des lois de la vie animale et des exigences de la morale chrétienne. Le lieutenant trouva une solution : il demanda à l'intendance de fournir au camp trente-cinq taureaux en assurant que tout se passerait dans l'ordre et la moralité. Le colonel prit une telle requête pour une impertinence et gratifia son auteur de huit jours d'arrêts de rigueur, puis on le renvoya dans sa paroisse, et le camp de vaches échut à un notaire qui détestait ces animaux et leur fit passer à coups de bâton leurs idées folichonnes.

OMBRES ET LUMIÈRES

En une parabole, M. Charly Clerc a dit un jour que la littérature en Suisse romande était semblable au royaume des Cieux de l'Evangile parce que, comme lui, elle a plusieurs demeures. Demeures qui ne sont pas à mettre toutes sur le même plan, au sommet de la colline. Certaines gagnent à être placées en évidence ; à d'autres, l'ombre opportune ou une retraite salutaire conviennent. Mais la plupart méritent qu'on y accorde attention. Et si le temps est passé où Jules Lemaître s'écriait : Suisse romande ?

Connais pas ! il faut reconnaître que ce qui manque aux écrivains de Suisse romande pour oser davantage, c'est d'avoir dans leur propre pays une plus large audience du public, qui leur mesure souvent par trop sa sympathie, son intérêt, ses encouragements. Et parfois aussi, à l'inquiétude de l'insuccès s'ajoute la crainte d'être mal compris, blâmé par des lecteurs portés à une pudibonderie excessive.

Des demeures, d'où parfois la vue s'étend sur le monde, se plaît à de cosmopolites aspirations, regarde par quelque échancrure. Demeures d'où l'on fuit en une forêt enchantée, pour suivre un sentier perdu ou s'évader par le chemin d'espérance. Demeures dont l'horizon se borne à la plaine, aux Alpes, au lac. Demeures où l'on se confine pour s'abîmer en une analyse épuisante ou simplement écouter le silence des heures. Demeures qui sont tour à tour tout cela et d'autres choses encore.

Et pour que la similitude vous paraisse plus nette, la métaphore point trop forcée, songez à la place dans nos lettres du presbytère (Tœpffer, Rod, Vallotton, Berthoud) du château (Mme de Montolieu, Samuel de Constant) de la maison patricienne (jusqu'à Robert de Traz, Jacques Chenevière, Bernard Barbey) du collège, où tant de Blaise se préparent à la vie, de la maison d'école du régent de Lignière, de la ferme, d'Urbain Olivier à Willy Prestre, de l'église, de la cave. Demeures groupées : Le Rossinière de Rambert, le Saint-Blaise d'Huguenin, le Tour de Trême de Sciobéret, le Chaux-de-Fonds de Zimmermann, l'Estavayer de René de Week, le Fribourg de Savary, le Saint-Martin de Zermatten, et sans oublier que ce qui fait l'unité ou contribue à établir l'unité de l'œuvre de Ramuz, c'est que dans des décors divers en Valais ou à Lavaux, celui-ci est demeuré fidèle au *Petit village* de ses débuts. Quand la vision s'élargit en un long poème où le lyrisme se mêle à l'épique épopée, c'est encore une demeure, des demeures du *Canton de Vaud* de Juste Olivier au *Pays et cités suisses* de Gonzague de Reynold, sans oublier la vieille Maison de Jaques-Dalcroze, et le Chalet de l'abbé Bovet.

Echos de nos similitudes et de nos divergences, histoire de nos demeures, histoire de nous-mêmes. Toute la littérature en terre romande n'est pas là certes. Notre

registre est plus riche, il révèle parfois des notes insoupçonnées, et j'ai tenté de vous le rendre sensible. Mais au pays lui-même nos écrivains doivent une grande part de leurs accents les plus intimes.

Et je ne saurais mieux terminer ces notes incomplètes et fragmentaires, mieux symboliser l'esprit de la plupart de nos écrivains et dire ce que le pays leur doit et ce qu'ils doivent au pays, qu'en relisant dans le premier recueil de Ramuz — celui pour lequel aucun éditeur de sa ville ne voulut courir de risque :

C'est un petit pays qui se cache parmi
ses bois et ses collines ;
il est paisible, il va sa vie
sans se presser sous ses noyers ;

il a de beaux vergers et de beaux champs de blé,
des champs de trèfle et de luzerne,
roses et jaunes dans les prés,
par grands carrés mal arrangés ;
il monte vers les bois, il s'abandonne aux pentes
vers les vallons étroits où coulent des ruisseaux.

On s'égare aux sentiers qui ne vont nulle part
et d'où le lac paraît, la montagne, les neiges
et le miroitement des vagues ;
et, quand on s'en revient, le village est blotti
autour de son église
parmi l'espace d'ombre où hésite et retombe
la cloche inquiète du couvre-feu.

Il n'est pas question de se borner à lire « suisse romand », car, que ferions-nous sans l'apport de la France, sans les courants venus d'ailleurs ? Mais on peut affirmer que nous avons des écrivains qui méritent attention. Ils sont proches de nous ; ils traduisent notre pensée ; ils nous aident à nous connaître. Plusieurs sont appréciés au loin par une clientèle moins nombreuse que celle de nos fromages ou de nos montres, mais cependant intéressante. Certains journaux ont publié parfois des enquêtes à ce sujet et d'excellentes vérités ont été répétées. L'essentiel est qu'on n'oublie pas la variété et la valeur des œuvres de chez nous.

Henri PERROCHON,
privat-docent à l'Université de Lausanne.